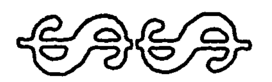
J.-ERNEST CYR, M.P.

LA PRAIRIE

CONFERENCE PRONONCEE DEVANT
L'INSTITUT CANADIEN

Ottawa, le 29 Mars, 1906



Typographie de
L'OUEST-CANADA
Winnipeg
1906

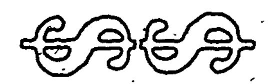


J.-ERNEST CYR, M.P.

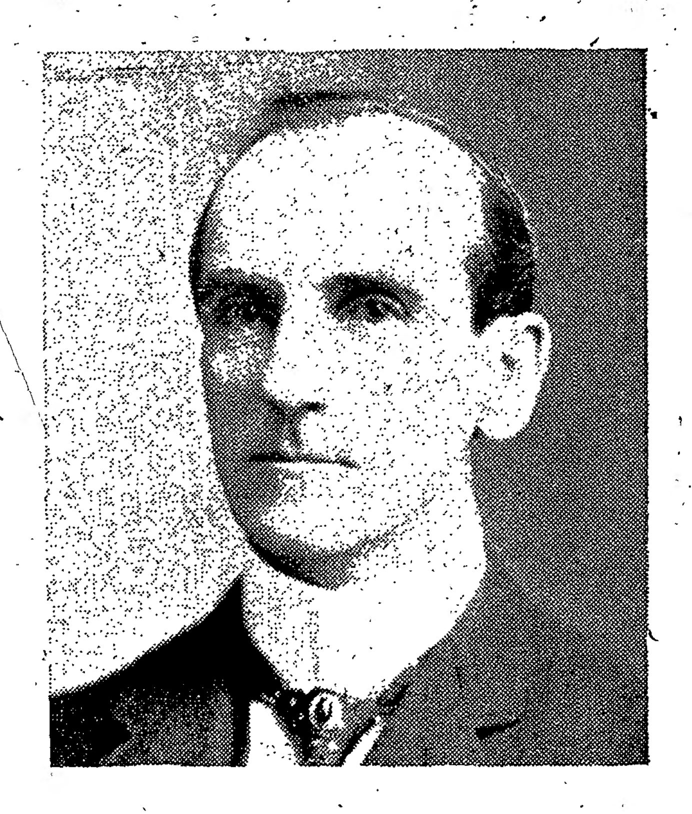
La Prairie

CONFERENCE PRONONCEE DEVANT L'INSTITUT CANADIEN

Ottawa, le 29 Mars, 1906



Typographie de
L'OUEST-CANADA
Winnipeg
1906



J.-ERNEST CYR,
Representant de Provencher a la Chambre des Communes.

Monsieur le Président,
Mesdames et Messieurs,

Il n'y a guère plus d'un an que je quittai la province du Manitoba pour venir à la chambre des Communes, remplir le mandat de député que mes amis du comté de Provencher m'avaient fait l'honneur de me confier. Quelques mois d'un agréable séjour dans votre superbe ville, durant la dernière session, m'ont procuré le plaisir de connaître et d'apprécier à leur juste valeur, les grandes qualités intellectuelles et sociales qui distinguent à un si haut degré la population de la capitale.

M. le Président, j'ai eu la bonne fortune d'assister, l'hiver dernier, à une des séances de cet Institut. Laissez-moi vous dire en toute sincérité, que je suis encore imprégné du souvenir de cette soirée musicale et littéraire, que je l'ai présente à la mémoire comme si elle datait d'hier. Un de nos savants cousins de France, professeur de littérature à une de nos universités canadiennes, nous entretenait alors de cette belle langue française, si chère à nos cœurs, si harmonieuse et dont vous conservez avec un soin jaloux et un patriotisme élevé le culte du souvenir dans votre brillant Institut.

Je dois vous avouer que lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à vous donner une conférence, j'ai hésité en songeant à cette pléïade d'hommes de lettres distingués qui appartiennent à votre société et qui ont jeté un lustre éclatant sur la littérature canadienne.

Mais si je n'ai point voulu me dérober au devoir que vous me traciez, permettez-moi d'espérer pourtant que vous ne ferez pas de comparaison entre les maîtres qui m'ont précédé ici et l'ami qui vient simplement causer avec vous ce soir d'un sujet qui lui est cher à plus d'un titre et qui vous intéressera, j'en ai la certitude, parce qu'il s'agit de vous faire connaître une partie de notre grand patrimoine national.

Quand depuis vingt-cinq ans on habite loin du pays natal, dans cet autre Canada si longtemps séparé des provinces de l'Est par la difficulté des communications et qui aujourd'hui à peine commence à se révéler au monde, c'est une grande joie en arrivant parmi vous, dans ce foyer des lettres et des arts, de constater qu'on n'est pas tout-à-fait un étranger et d'entendre les cœurs battre à l'unisson du sien. Votre aimable invitation ne m'a pas seulement honoré, elle a remué

jusqu'au plus intime de mon âme en me donnant l'assurance que je n'étais pas un inconnu parmi vous et que c'était bien à des frères canadiens qu'il m'allait être donné de parler ce soir.

Je n'ai jamais tant regretté n'avoir pas reçu de la bonne fée le don de l'éloquence, mais j'imagine qu'en invitant l'humble député de Provencher à vous faire une conférence vous vous attendiez plutôt à entendre quelque chose de nouveau sur le pays que j'habite et sur les populations que je suis fier de représenter, qu'à un régal littéraire. C'est bien ainsi que je l'entend moi-même, et si je puis ajouter tant soit peu aux renseignements que vous possédez déjà sur les Canadiens de l'Ouest, si je puis aviver de la moindre manière la sympathie qui doit exister dans vos cœurs pour ces frères éloignés qui luttent héroïquement en vue de soutenir l'honneur du nom français dans ces vastes régions, je croirai n'avoir pas perdu mes peines mais bien avoir fait une œuvre utile pour mes compatriotes.

***

LA PRAIRIE

Mesdames et Messieurs,

Tout ce qui vient du Nord-Ouest a le don assez rare d'attirer l'attention, surtout après la création de nos deux nouvelles provinces. C'est pourquoi j'ai choisi pour sujet de cette conférence : "La Prairie."

Mais ce titre demande tout d'abord une explication, car les mots changent étrangement de sens avec les générations qui passent. A la naissance de la Nouvelle France, le moindre petit pré méritait l'appellation de prairie, comme l'atteste encore le nom de la paroisse de La Prairie en face de Montréal. Plus tard nos hardis découvreurs, poursuivant la mission de notre race, qui est d'être toujours à l'avant-garde de la civilisation, élargissaient la signification du mot prairie en même temps qu'ils reculaient l'horizon du monde connu. La forêt trônait en souveraine sur les rives de notre beau Saint-Laurent, et le bûcheron canadien, ce véritable conquérant de notre pays n'avait pas encore commencé son œuvre de civilisation.

La prairie, ce fut alors les riches plaines de l'Ohio, du Michigan et la vallée du Mississipi, qui s'ouvraient immenses et presques sans bornes devant ces hommes aventureux qui s'en allaient de l'avant à la conquête de nouveaux pays. Le plus illustre d'entre eux, de La Vérendrye, porta jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses l'étendard de la France ; il apprit au monde que la prairie c'était la moitié d'un continent, une région plus vaste que l'Europe, un océan de terres fertiles sur lesquelles le

noble buffle devait être pendant longtemps encore le seul monarque incontesté.

Un fait qui n'est peut-être pas assez connu, c'est que toute cette région qui constitue aujourd'hui l'Ouest Canadien était anciennement le fond d'un vaste océan. Des découvertes que l'on fit en 1883 et dont j'ai été moi-même le témoin, confirment d'une manière irréfutable cette vérité géologique. A six milles de Medicine Hat, dans les mines de charbon de la Saskatchewan, on découvrit sur un rocher escarpé haut de trois cent pieds au-dessus de la rivière Saskatchewan sud, un ban d'écailles d'huîtres et de moules de quatre pieds d'épaisseur. A quarante pieds plus bas, en creusant un puits on a trouvé un autre dépôt de coquilles marines.

Si Voltaire qui, dans son cynisme, aimait à railler les choses les plus sérieuses a dit que les écailles d'huîtres trouvées au sommet des Alpes y avaient été apportées par des pèlerins se rendant en Terre Sainte, je puis vous assurer que celles de la Saskatchewan auraient échappés à ses sarcasmes et qu'il aurait dû s'incliner devant l'autorité de nos savants géologues.

Il est bien certain que toute cette région était recouverte par les eaux d'une mer intérieure ce qui explique la fertilité du sol de nos prairies. Après d'assez longues périodes géologiques, la mer s'est retirée de notre continent. C'est un phénomène connu que la mer se retire sur certaines côtes et qu'elle gagne du terrain sur d'autres. Notre globe terrestre est soumis à des mouvements perpétuels d'oscillation mais le niveau de la mer demeure constant. C'est le grand principe affirmé par nos modernes géologues. On sait que la Baltique gagne constamment sur les rives de la Suède, à tel point que plusieurs rues des villes de Trellborg, Ystad, Malmie, ont disparu sous les flots. La mer du Nord envahi les Pays-Bas qui sont obligés de lutter avec des digues puissantes pour ne pas être absorbés par les ondes envahissantes. D'immenses territoires sont engloutis depuis le temps des Romains ; des temples construits sur les côtes d'Italie sont aujourd'hui enfouis dans les grèves. Saint-Louis s'embarqua pour ses croisades en 1248 et 1270 au port d'Aigues-Mortes qui est aujourd'hui dans l'intérieur des terres. Il fut un temps où l'Angleterre et la France n'étaient pas séparées par la mer. Au cinquième siècle les Iles Normandes faisaient partie du Cotentin, et Jersey n'en était séparée que par un ruisseau qu'on passait sur une pièce de bois. Tous ces changements, tous ces mouvements du sol et des eaux sont parfaitement expliqués aujourd'hui,

et rien ne nous étonne d'apprendre que nous avions jadis sur ce continent une mer intérieure que s'étendait sur nos vastes prairies du Nord-Ouest.

Avec cette disgression que je vous prie de me pardonner, je reourne à mon sujet.

***

C'est donc sur cette vaste scène de nos prairies de l'Ouest que pendant un siècle, les plus hardis de notre race allèrent déployer leur courage en domptant les tribus sauvages et en fondant des postes de traite qui sont devenus aujourd'hui des métropoles commerciales. Ils travaillaient loin de la civilisation, ils n'écrivaient pas de mémoires, ile ne pouvaient correspondre avec leurs frères de l'Est, mais, s'ils étaient perdus pour leurs compatriotes, ils n'en déployaient pas moins ces qualités chevaleresques qui ont contribué à faire de la France la nation la plus aimée du monde. Ces courageux pionniers, inconnus de leur temps, ont vu leur mémoire se perpétuer par le nom des villes qu'ils fondèrent, des rivières et des lacs qu'ils découvrirent et l'historien recherche de nos jours avec ardeur les moindres traces de leur passage.

Il était naturel que l'élément français jouât un grand rôle dans la colonisation de ces régions, lorsque, les guerres étant finies et les sauvages pacifiés, la grande immigration afflua. En effet, à Détroit et sur les bords du Mississipi, où il s'était formé de fortes colonies canadiennes dès avant la cession du Canada à l'Angleterre, l'élément français a pris une part honorable dans la formation des nouveaux Etats. Une foule de nom français figurent parmi les fondateurs de l'Indiana, de l'Illinois, du Missouri, du Minnésota et des Etats plus à l'Ouest encore. Ce fut précisément le bruit des succès obtenus par les nôtres dans cette région qui y attira une forte immigration de la province de Québec. Plus tard, la découverte de l'or en Californie vint à son tour attirer un grand nombre de nos jeunes gens jusque sur les bords du Pacifique.

D'illustres hommes d'Etat ont de tout temps déploré l'éparpillement de nos forces et cet entraînement de nos jeunes gens vers l'Ouest. Colbert ne pouvait pas trouver de peines assez sévères pour ceux qu'on appelait alors les "coureurs des bois." Des publicistes de nos jours semblent avoir hérité de ses idées. Certains d'entre eux vont jusqu'à prétendre que l'émigration est un malheur ou un fâcheux expédient. Je professe une doctrine diamétralement contraire Je crois que l'émigration dirigée avec prudence est un fait providentiel, qui sert la destinée

humaine, peuple les continents, crée des liens entre les nations, défriche les terres incultes, augmente le commerce et produit enfin des résultats merveilleux pour l'amélioration de l'humanité sur la terre. L'histoire du genre humain suffit à prouver que l'émigration n'est point une nécessité brutale imposée seulement par la violence ou la misère. L'histoire des migrations des peuples nous montre la race humaine partant des hauts plateaux de l'Asie pour se répandre, en cinq ou six mille ans et après des étapes successives, sur toute la surface du globe. Echos des traditions primitives, l'histoire et la poësie antiques retentissent des migrations allant du Septentrion au midi, de l'Orient à l'Occident. Ces immenses déplacements de peuples qui ignoraient alors l'art de cultiver la terre ont été la cause de guerres nombreuses, car les peuplades effectuaient leurs périgrinations à la recherche de nouveaux pâturages et les peuplades déposédées se battaient pour conserver leurs droits à l'existence. Mais, refoulées de proche en proche, elles donnaient naissance à un courant nouveau d'humanité, et c'est ainsi que d'immenses multitudes se déplaçaient, se débordaient pour accomplir lentement sur la terre le grand rôle de la civilisation. Ces armées réunissaient des nations, avec hommes, femmes, vieillards, enfants, chariots, troupeaux et comptaient quelque fois plus d'un demi-million d'âmes. C'est ainsi que les barbares venus d'Orient se heurtèrent contre le monde romain et finirent par le déborder.

Depuis la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb (1492), l'émigration prit un caractère nouveau et des proportions plus remarquables. A cette époque l'Amérique n'avait pas un seul habitant blanc, aujourd'hui elle en compte plus de cent millions! Parmi les nations qui ont pris une part active à ce grand courant d'émigration du vieux monde vers le nouveau, la France tient une place importante ; mais le premier rang appartient à la race germanique. Ouvrez l'histoire et à chaque page vous la verrez se répandre dans tous les pays du globe sans posséder en propre aucune colonie ; on dirait que le sang des vieux Germains migrateurs s'est perpétué dans les fils de l'Allemagne contemporaine et qu'ils obéissent à une loi atavique d'expansion et que la recherche de l'inconnu, le désir de connaître des mondes ignorés exercent sur eux une irrésistible attraction.

Vient ensuite la race anglo-saxonne qui dérive elle-même de la source germanique. Les Anglais, il faut l'avouer, se répandent partout, mais on leur attribue mal à propos l'émigration britannique ;

elle comprend pour les quatre-cinquièmes des éléments celtiques, fournis par l'Écosse, le pays de Galles et l'Irlande.

Les races néo-latines de l'Europe ont apporté aussi leur contingent à l'émigration et se sont précipitées sur l'Amérique et sur les Indes, les Français sont venus au Canada, à la Louisiane et aux Antilles. La colonie du Canada devenue aujourd'hui si prospère sous la domination anglaise, sera toujours une des gloires de la France et une preuve irrécusable que le peuple français est un peuple colonisateur.

Vaine chimère de prétendre que l'émigration n'est pas avantageuse pour les peuples ! Ses effets, son influence sur la fortune nationale ont un contre coup qui se répand sur les nations et les individualités, suivant les conditions bonnes ou mauvaises dans lesquelles l'émigration s'accomplit. La prospérité d'une nation jeune augmente par l'émigration et les vieux pays trouvent d'immenses avantages à envoyer leur fils en hardis colons à la conquête de nouveaux débouchés et de nouvelles toisons d'or. C'est par ce continuel mouvement des peuples que le globe est conquis, cultivé et peuplé. Il n'est pas de steppe si froide, pas de désert si brûlant que l'homme n'y ait tenté un effort et n'ait réussi à triompher de tous les obstacles: du Groënland au Sahara, on trouve partout la trace victorieuse et civilisatrice de l'humanité.

Non, Mesdames et Messieurs, notre nationalité n'a rien perdu de sa force à ce que ses enfants vigoureux qui se sentaient du courage au cœur allassent porter au loin sa renommée. Ces coureurs-de-bois tant détestés du grand ministre de Louis XIV surent pendant un siècle, garder pour la France le commerce de l'Ouest et détourner par leur activité guerrière, les coups de l'Angleterre contre les établissements du Saint-Laurent. Ils ont enregistré dans nos fastes nationaux la victoire de la Monongahéla et d'autres souvenirs à jamais mémorables, que le cadre restreint de ce travail ne me permet pas d'évoquer. Mais si jamais vous visitez Détroit qui fut si longtemps la métropole commerciale de l'Ouest, vous constaterez avec orgueil, j'en suis sûr, que les seules statues qui ornent la façade du superbe et imposant hôtel-de-ville sont celles de quatre français: le père Marquette, Lasalle, Cadillac et le grand vicaire Richard, premier représentant de l'Etat au congrès des États-Unis.

C'est dans de pareils souvenirs qu'une nationalité trouve sa vie, son prestige et sa grandeur !

Du reste, Mesdames et Messieurs, la preuve que nos compatriotes ne faisaient pas erreur en se

dirigeant vers ces riches plaines de l'Ouest, c'est qu'ils y furent bientôt suivis par des multitudes d'immigrants venus de tous les coins du globe et ayant comme nos hardis devanciers le désir bien légitime de faire fortune. Ce flot d'humanité a changé la prairie américaine avec une rapidité qui ne cesse d'émerveiller le monde. Fréchette a décrit cette transformation en des vers qui ont mérité d'être comparés aux meilleurs de Victor-Hugo et vous me permettrez de les substituer à ma modeste prose. :

Jolliet ! Jolliet ! deux siècles de conquêtes,
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,
Depuis l'heure sublime où, de sa propre main
Tu jettas d'un seul trait, sur la carte du monde
Ces vastes régions, zone immense et féconde,
Futur grenier du genre humain !

Deux siècles ont passé depuis que ton génie
Nous fraya le chemin de la terre bénie
Que Dieu fit avec tant de prodigalité,
Qu'elle garde toujours dans les plis de sa robe
Pour les déshérités de tous les coins du globe,
Du pain avec la liberté !

Oui, deux siècles ont fui ! La solitude vierge
N'est plus là ! Du progrès le flot montant submerge
Les vestiges derniers d'un passé qui finit.
Où le désert dormait, grandit la métropole ;
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule
Sous l'arche aux piliers de granit !

Plus de forêt sans fin : la vapeur les sillonne
L'astre des jours nouxeaux sur tous les points rayonne;
L'enfant de la nature est évangélisé ;
Le soc du laboureur fertilise la plaine ;
Et le surplus doré de cette gerbe trop pleine
Nourrit le vieux monde épuisé.

Des plus pûrs dévouements merveilleuse semence !
Qui de vous eût jamais rêvé cette œuvre immense.
O Jolliet, et vous apôtres ingénus,

Humbles soldats de Dieu, sans reproche et sans crainte,
Qui portiez le flambeau de la vérité sainte
Dans ces parages inconnus ?

Des volontés du ciel exécuteurs dociles,
Vous fûtes les jalons qui rendent plus faciles
Les durs sentiers où doit marcher l'humanité...
Gloire à vous tous ! du temps franchissant les abîmes
Vos noms euvironnés d'auréoles sublimes
Iront à l'immortalité !

Et toi, de ces héros généreuse patrie,
Sol canadien que j'aime avec idolâtrie,
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,
Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée,
Les yeux sur l'avenir, terre prédestinée,
J'ai foi dans tes destins nouveaux.

UNE ERE NOUVELLE

Cette transformation qui a mis les Etats-Unis au rang des premières nations du monde, l'Ouest canadien en voit poindre en ce moment l'aurore. Si l'on me demande pourquoi nous ne sommes pas entrés plus tôt dans le mouvement du progrès dont ont joui les Etats-Unis, je répondrai que cela tient à des causes multiples mais très faciles à expliquer.

1o. La France commença par abandonner La Vérendrye et ses établissements de l'Ouest.

2o On fit une réputation détestable au Canada. Les "quelques arpents de neige" de Voltaire" sont restés célèbres parmi nous ; mais on ne sait pas aussi bien qu'en 1857 sir George Simpson, qui avait vécu quarante ans dans le Nord-Ouest, déclarait devant le comité de la chambre des Communes d'Angleterre que ce pays était tout-à-fait impropre à l'agriculture, bien qu'il en eut vanté les beautés dans un récit de voyage publié vingt-cinq ans auparavant.

3o Il ne faut pas oublier que ces territoires furent jusqu'à 1870 la propriété de la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont l'intérêt était d'empêcher la destruction de son commerce de fourrures et qui refusait de concéder aucune terre aux colons.

4o Enfin, il y avait l'éloignement et les difficultés de transport. La chaîne des grands lacs, l'espace de mille milles de terres montagneuses et arides, qui s'étendent de l'Ottawa au Manitoba, consti-

tuaient un obstacle sérieux, une véritable barrière entre la partie colonisée du Canada et nos pays d'en haut. La route du Sud, par Chicago et Saint-Paul, était la plus facile ; mais les colons canadiens en la suivant, trouvaient sur leur route de belles terres gratuites et ils se disaient qu'ils auraient bien tort d'aller plus loin. De même les immigrants débarquant à New-York s'établissaient au premier endroit où ils trouvaient leur avantage. Dans ces conditions, le Nord-Ouest canadien eut été un véritable Eldorado qu'on n'aurait pu espérer y attirer une immigration considérable. Les tentatives que l'on fit dans le temps eurent même un effet plutôt négatif. Je me permettrai d'en citer un exemple.

Le grand congrès national tenu à Montréal en 1874 avait lancé le mot de rapatriement. Des agents furent mis en campagne et Louis Riel, le célèbre chef des Métis, alors fugitif de la justice, ne dédaigna pas d'aller dans la Nouvelle-Angleterre exposer les avantages que le Manitoba offrait aux cultivateurs. A cet appel un grand nombre de nos compatriotes, résidant dans les États de l'Est, prirent un billet de passage pour le Manitoba, les uns passant par Duluth, les autres par Saint-Paul. C'était avant la période des chemins de fer et il restait un long voyage à faire à pied ou en voiture ; la saison était mauvaise, les déboires furent nombreux. Il s'ensuivit que bon nombre retournèrent sur leurs pas, en maudissant le pays qu'ils avaient à peine entrevu. Cependant, de cette expédition sont nées de riches paroisses sur les bords de la rivière Rouge. Pour n'en mentionner que quelques unes : Saint-Jean-Baptiste, Saint-Joseph, Letellier, Saint-Pie, Sainte-Agathe et St. Pierre sont des établissements essentiellement français, où, avec la prospérité, nos compatriotes ont trouvé le bonheur et le contentement.

Aujourd'hui les moyens de communications sont changés. Le monopole du Pacifique est rompu, les chemins de fer abondent et le cultivateur prudent peut se trouver presque aussi bien en arrivant sur son homestead, que s'il achetait une terre dans une vieille paroisse.

Je ne voudrais pas, Mesdames et Messieurs, fatiguer votre attention avec des chiffres dont je ne suis pas moi-même très friand. Mais enfin ils sont essentiels pour vous faire comprendre l'énorme changement qui s'est opéré dans les dernières années. Tout le monde sait que durant les dix ans passés, l'immigration étrangère s'est élevée d'un chiffre insignifiant à près de 150,000 par année. D'autre part les livres du département des terres publiques démontrent que le

nombre des colons qui se sont enregistrés pour un homestead, ou terre gratuite, chaque année a augmenté comme suit :

1896	1,857
1897	2,334
1898	4,848
1899	6,689
1900	7,426
1901	8,167
1902	14,673
1903	31,383
1904	26,073
1905	30,819

La quantité de terres vendues par les diverses compagnies qui sont propriétaires au Nord-Ouest a été comme suit :

	Acres	Montant
1896	108,116	$361,338
1897	222,225	719,016
1898	448,623	1,431,774
1899	462,294	1,720,792
1900	648,379	2,225,146
1901	621,027	2,008,269
1902	2,201,795	7,746,958
1903	4,229,011	14,651,757
1904	1,267,187	5,564,240

Cette progression énorme nous montre le progrès accompli dans les régions rurales. Là où il n'y avait pas une maison il y a cinq ans, on trouve aujourd'hui des villes de 3 et 5,000 âmes. Quant aux plus anciennes villes, comme Edmonton, Calgary, Saint-Boniface et Winnipeg, elles ont doublé leur population depuis cinq ans. Dans Winnipeg, il se fait pour plus de dix millions de construction par année et il y a encore des gens qui se plaignent de ne pouvoir se loger.

Les gens qui affluent au Nord-Ouest sont en grand nombre des cultivateurs américains d'expérience. Nous n'allons plus aux Etats-Unis, ce sont les Américains qui viennent à nous, et ils viennent parce qu'ils ont trouvé au Nord-Ouest des terres plus fertiles et à meilleur marché que dans leur pays.

CE QU'ON TROUVE AU NORD-OUEST.

Chacune des nouvelles provinces, l'Alberta et la Saskatchewan, aura une superficie à peu près égale à celle d'Ontario et le sol, pris en général, est aussi fertile qu'en aucune autre partie du Canada. Avec le drainage et l'irrigation, on peut dire qu'il n'y a pas de terres arides.

Le climat sur une si vaste étendue varie naturellement beaucoup.

Dans le Nord, le long de la Saskatchewan septentrionale, vers laquelle se dirigent les nouveaux chemins de fer, le thermomètre indique plus de froid et il tombe plus de neige. Mais cela n'empêche pas le fermier de faire ses semailles et de récolter son blé presque en même temps que dans le Manitoba.

L'élevage du bétail s'y fait même en plein air, toute l'année, sur une grande échelle. Dans le Sud-Ouest, du côté des Montagnes Rocheuses, les vents du Pacifique adoucissent tellement le climat qu'on peut passer l'hiver, à l'exception de quelques jours, sans pardessus. On peut dire qu'il n'y tombe pas de neige, et le bétail y broute les grands foins de la prairie canadienne du 1er janvier à la Saint-Sylvestre. Dans ces conditions, l'élevage du bétail est des plus profitables. Si le colon, toutefois, veut se livrer à la culture, il lui faut, excepté dans de rares localités, avoir recours à l'irrigation artificielle, c'est-à-dire détourner le cours d'une rivière, pour répandre l'eau dans ses champs au moyen de rigoles et de canaux, car la pluie est très rare. Par ce moyen on est arrivé à obtenir des rendements de 35 à 40 minots de blé à l'acre sur des terres qui avaient jusqu'alors été regardées comme stériles. Les travaux d'irrigation ont été considérés si avantageux que la compagnie du Pacifique Canadien, qui ne fait pas les choses à la légère, creuse des canaux pour arroser 3,500,000 acres de ses terres. On calcule qu'environ 9,000,000 acres sont susceptibles d'être rendus ainsi à l'agriculture.

On a souvent parlé de la rareté du bois au Nord-Ouest. Cela est vrai pour certaines parties. Cependant on n'en manque pas. Une plus forte proportion de la population se chauffe avec du bois à Winnipeg qu' à Montréal. Quand au charbon, on en trouve dans toutes les parties du pays. Un phénomène à citer : à Edmonton, qui a des mines de charbon à ses portes, ce combustible se vend plus cher en été qu'en hiver. L'explication, c'est que les mineurs trouvent leur avantage à cultiver la terre durant la belle saison.

Le sol est d'une fertilité indiscutable. Partout où il est bien traité les rendements sont merveilleux. C'est l'habitude du colon qui prend un homestead, soit 160 acres que le gouvernement donne gratuitement, d'acheter le quart-de-section adjacent. Il se trouve ainsi avec une terre dont il doit tirer, hors les années de fléau, un revenu qui se compte par milliers de dollars.

Nos premiers cultivateurs procèdent sur une échelle bien plus grande encore. On me citait il y a quelque temps le cas d'un de nos compatriotes qui a, l'an dernier, récolté 25,000 minots de blé. A mon tour je veux vous lire un fait divers que je cueillais dernièrement dans un journal de Winnipeg:

"M. H. Hannah, de Lauder, qui a de grandes fermes dans cette région, n'a encore vendu qu'une partie de sa récolte de 1905. Cependant hier il a reçu de la 'Lake of the Woods Milling Co.' un chèque



pour $8,000, prix du blé qu'il a vendu cette saison-ci."

Permettez-moi encore une comparaison et je ne parlerai plus chiffres. La province d'Ontario a une population de plus de deux millions d'âmes et un sol propre à la culture du blé. Cependant elle ne produit en moyenne que 25,000,000 minots de grains par année, tandis que les provinces de l'Ouest, avec une population totale de 750,000, en ont produit au delà de cent millions de minots. En 1905 le rendement des terres de l'Ouest canadien a été, par superficie, généralement le double de celui des terres au sud de la frontière.

LA POSSESSION DU SOL C'EST LA FORCE

Mesdames et Messieurs,

Je n'empièterai pas davantage sur le terrain des agents d'immigration: je me hâte de répondre à une question qui doit être dans votre esprit.

Quelle est la vie sociale et quelles sont les chances d'avenir de l'élément français au Nord-Ouest?

Il est possible de devenir riche en tout pays comme il est vrai qu'il y aura toujours des pauvres parmi nous. L'individu qui veut fonder un foyer doit d'abord consulter ses aptitudes et ses goûts particuliers. Mais, cela fait, venez et consultez les anciens colons de la Rivière Rouge. Ceux qui connaissent le pays depuis vingt et trente ans vous diront qu'en aucun autre endroit du monde le cultivateur peut trouver une vie plus facile et plus productive. Nous pouvons dire que les désappointés sont des gens qui n'avaient pas réellement les aptitudes pour la vie agricole. Ainsi que l'a dit un auteur français, "la terre rapporte parce qu'on l'aime, parce qu'on la fait." Ceci est aussi vrai au Nord-Ouest que dans les vieux pays d'Europe et l'idée même se trouvait dans l'esprit de nos pères quand ils parlaient de "faire de la terre neuve." Oui, l'homme fait la terre, et l'ayant faite, il s'y attache ainsi qu'à tous les souvenirs qu'elle, immuable, rappelle sans cesse.

Je ne voudrais pas reprendre ici la thèse antique que Dieu fit les campagnes et le diable les villes; mais permettez-moi de comparer la vie des travailleurs dans les manufactures avec celle de nos fermiers. J'ai parcouru les villes manufacturières de l'Est, et la première chose qui m'a frappé c'est que le vide de l'esprit, l'absence de tout intérêt intellectuel devaient être une cause inévitable d'abaissement dans ces manufactures. Et comment pourrait-il en être autrement? Une tâche qui ne demande ni force, ni adresse, qui ne sollicite jamais le travail de la pensée, voilà ce qui s'offre à la plupart des employés des grandes usines. Rien,

rien, et toujours rien. Nulle force morale ne tiendrait dans un tel vide, devant une pareille inactivité célébrale. Il faut donner au jeune esprit, qu'un tel travail ne relèvera pas, quelque idée haute et généreuse qui le soutienne dans l'ennui des grandes heures, C'est bien ce a quoi les philanthropes s'emploient, mais avec quel succès?

Quelles que soient les misères de la campagne, il y a une grande différence dans le spectacle constant de la grande nature qui éveille l'esprit, exalte les pensées et produit des hommes de jugement et de raisonnement calme, qui, a leur tour, ont une belle influence sur la race. A la campagne l'enfant est heureux. Les premières années durant lesquelles l'homme développe son corps et sa force se passent en toute liberté. Devenu homme, le cultivateur n'est pas un mercenaire qu'on prend et qu'on renvoie le lendemain, il n'est pas un cerf pour sa nourriture quotidienne. Ils connaissent bien cette différence, ces ouvriers de la Nouvelle-Angleterre qui se sont expatriés afin de gagner dans les fabriques l'argent nécessaire pour décharger l'hypothèque qui pèse sur le patrimoine familial ; mais déçus, détournés de leur but par mille attractions néfastes, ils passent leur vie comme le "Canadien errant" a gémir sous les douleurs de l'exil. Ils le savent bien, aussi, nos Métis, qui à deux reprises se sont insurgés pour conserver leur petit coin de terre qui les rendaient indépendants de la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson.

Je dis donc que le Nord-Ouest offre des occasions exceptionnelles pour la formation des colonies agricoles, et par la même, les plus grands avantages pour permettre a ceux qui doivent s'éloigner de la province de Québec, de conserver l'indépendance nécessaire a la dignité humaine et à la création d'une race forte et virile.

Allez dans nos campagnes de la Rivière Rouge, ou plus loin encore, jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Vous trouverez le colon vivant dans une aisance dont le cultivateur de la province de Québec n'a pas l'idée. Je ne parle pas de cette fausse aisance qui s'affiche sous forme de luxe, dans le sens des riches mobiliers achetés à crédit, mais de sentiment de confort qui procède de l'absence de tout souci. De plus, ces colons sont restés fidèles à eux-mêmes, à leur génie nationale. Doués des qualités distinctes de notre race, la souplesse et la patience devant la persécution, ils ont offert aux tentatives d'assimilation la résistance forte et élastique de fascines sur lesquelles l'Océan se brise, alors qu'il aurait emporté des digues de granit. Ils possèdent l'amour obstiné du passé, le tendre attachement a la nationalité qu'on aime davantage alors qu'elle est le plus attaquée. On a beaucoup parlé, en ces derniers temps, des persécutions religieuses dont les catholiques du Nord-Ouest ont été les victimes. Il est vrai que la vague du fanatisme, partie d'Ontario, nous a fait beau-

coup de mal; mais notre position, telle qu'elle est, nous donne des avantages sur les catholiques des Etats-Unis. Mais je le répète, notre force réside dans le fait que nous formons des groupes agricoles, blocs inattaquables de vigoureux patriotes.

Veut-on avoir une idée exacte de la force de résistance d'une paroisse canadienne ? Lors de la session du Canada à l'Angleterre, la colonie canadienne de Détroit, comptant à peine mille âmes, se trouva complètement isolée, a cinq cents milles de Montréal, sans autre moyen de communication que le canot d'écorce, sans chefs et sans journaux, enfin, dans une situation infiniment pire que celle de la plus isolée de nos colonies de l'Ouest, car, aujourd'hui, la poste va partout répandant les journaux et portant la bonne nouvelle du progrès constant de notre nationalité. Ces braves pionniers du Détroits, ainsi séparés du corps de la nation, ignoraient si son cœur battait encore. L'horizon était borné a leur cercle restreint, et pour eux l'avenir semblait sans issue possible. Cependant, ils ne s'abandonnèrent pas au désespoir. N'ayant ni la force numérique, ni les privilèges, ni l'organisation nécessaires pour porter la lutte dans l'enceinte parlementaire, mais retranchés sur leur terre, ils résolurent de défendre leur foyer jusqu'à la mort, contre toutes les forces de l'assimilation. L'issue de cette lutte harassante et désespérée, disons-le à l'honneur de ceux qui l'ont soutenue, a été l'une des plus éclatantes victoires qu'ait jamais remporté la nationalité canadienne-française. En dépit des vicessitudes de toutes sortes par lesquelles ils ont passé, plus de 30,000 Canadiens-Français, descendants pour la plupart de ces premiers colons, forment aujourd'hui de nombreuses et riches paroisses sur les bords de la rivière de Détroit. Au milieu des éléments étrangers qui les entourent de toutes parts, ils conservent religieusement le culte des traditions, et ils viennent d'affirmer leur valeur en donnant a la province d'Ontario son premier ministre canadien-français.

Voilà, Mesdames et Messieurs, les souvenirs dont nous nous inspirons quand nous sommes persécutés. quand l'horizon nous semble trop sombre. Dans la vie des peuples, il y a de ces retours inattendus, de ces revanches posthumes. Nous ne doutons jamais des droits de notre nationalité, ni de sa force.

Venez voir nos fertiles prairies, aidez-nous en nous envoyant des colons; un jour peut-être vous serez fiers, vous vous sentirez plus forts en voyant notre patriotisme couronné du même succès que nous constatons dans Essex; peut-être pourrons concourir avec vous dans votre œuvre de civilisation.

Mesdames et Messieurs, je termine cette courte esquisse, que j'ai jetée à la hâte sur le papier. Il y aurait des volumes a écrire sur l'Ouest canadien. Je pourrais faire passer sous vos yeux le cortège des zélés missionnaires, des hardis trappeurs qui illustrèrent le nom français, mais je craindrais d'être trop long; j'ai déjà peut-être abusé de votre bienveillance. J'ose espérer néanmoins que cet humble travail n'aura pas été sans fruits et qu'il contribuera a vous faire connaître et apprécier le groupe de nos compatriotes qui vit a l'ouest du lac Supérieur.



Compte-rendu du Journal "Le Temps" d'Ottawa

La conférence donnée le 29 mars à l'Institut Canadien par M. Cyr, député de Provencher à la Chambre des Communes, a été sans contredit la plus magnifique et la plus franchement couronnée de succès qui ait eu lieu dans la salle de cette association depuis l'ouverture de la saison. La vaste salle réservée aux séances était remplie de ce que la société canadienne-française compte de plus distingué à Ottawa. L'honorable M. Belcourt avait bien voulu accepter la présidence d'honneur, et nous avons remarqué dans l'assistance bon nombre de nos députés au Parlement.

Chacun pourra admirer avec quel talent et quel bonheur le conférencier a traité son sujet. Les idées générales, les vastes aperçus, le groupement synthétique des faits témoignent d'une intelligence d'élite capable de mener à bien les études les plus sérieuses et font beaucoup honneur au conférencier. M. Cyr a une voix des plus agréables, douce et persuasive, capable croyons-nous des plus grands effets d'éloquence.

Sur l'invitation de M. le président, M. Belcourt adressa quelques mots de remerciement et de félicitation au distingué conférencier. Dans une improvisation pleine de délicatesse et d'apropos il sut donner une juste appréciation de la conférence, faire connaître la position enviable qu'occupe M. Cyr dans l'ouest canadien, et le beau rôle qu'il est appelé à jouer dans l'avenir politique et social de notre pays, grâce à ses talents et à sa position unique dans la députation canadienne de la Chambre des Communes M. Cyr est le seul député canadien-français de l'Ouest au parlement. Sur lui repose, en cette partie du pays, l'espoir de la nationalité canadienne-française. C'est lui naturellement qui est appelé à défendre ses droits et ses prérogatives.

M. Belcourt fit voir quelle action salutaire peut exercer M. Cyr en ce qui concerne l'établissement des nôtres dans les provinces de l'Ouest. Nouveau Pierre l'Ermite, c'est à lui qu'incombe la tâche de prêcher le rapatriement au milieu de nos frères exilés de la Nouvelle-Angleterre. Les paroles convaincantes du conférencier sur les effets néfastes de l'habitation des villes et du travail dans les manufactures, la manière élevée avec laquelle il sait peindre la noblesse de la vie des champs, seraient bien propres à assurer l'établissement dans l'Ouest canadien, d'un groupe canadien-français capable de continuer les bonnes traditions de la race française.